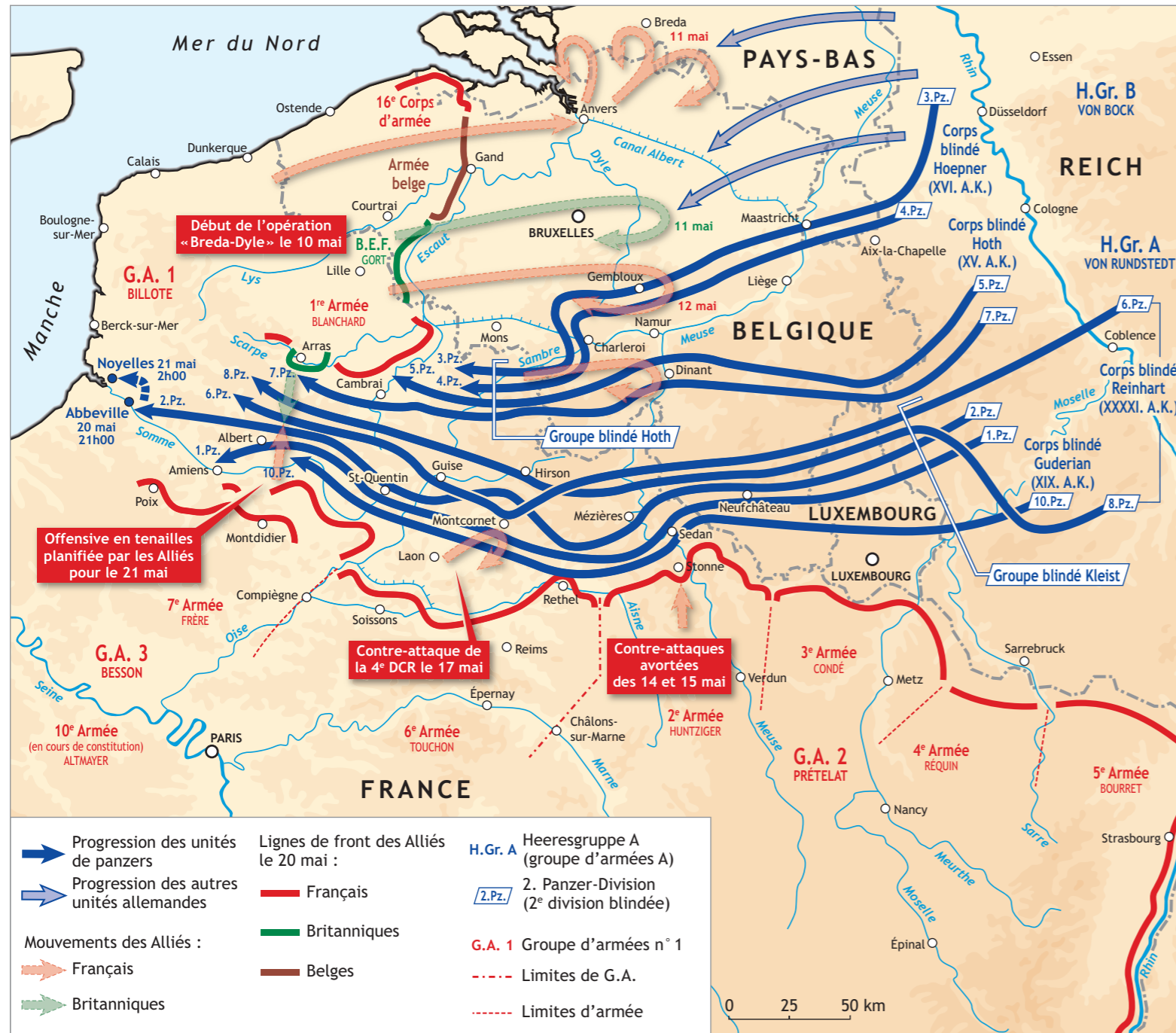


La bataille du Nord

Déclenchée le 10 mai 1940, l'offensive allemande à l'Ouest a permis en quelques semaines à la *Wehrmacht* de conquérir les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg, de chasser le corps expéditionnaire britannique du continent et de défaire l'armée française, alors réputée la meilleure au monde. Un bouleversement aussi brutal qu'inattendu explique la difficulté longtemps éprouvée pour analyser les événements avec sérénité.

Le « Plan jaune » : l'offensive des panzers vers les côtes de la Manche. 10-20 mai 1940



Sources : FRIESER K.-H., *Le mythe de la guerre-éclair*, Paris, Belin, 2003, p. 473. ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE DE TERRE, SERVICE HISTORIQUE, *Campagne 1939-1940. Cartes des situations journalières*, Paris, Atelier d'impression de l'Armée, 1964. THIES K.-J., *Der Westfeldzug 10. Mai bis 25. Juni 1940*, Osnabrück, Biblio Verlag, 1994.

QUERELLE ENTRE LES ANCIENS ET LES MODERNES

Tant dans la genèse du plan que dans son application, l'offensive de la *Wehrmacht* à l'Ouest a été marquée par des dissensions au sein même du haut commandement allemand. L'idée d'utiliser l'arme blindée pour de profondes pénétrations au sein du dispositif adverse, avec le soutien de l'aviation, était alors révolutionnaire. Transposition à grande échelle de la tactique des groupes francs allemands de la Grande Guerre, elle s'opposait à la progression sur un large front, telle qu'elle était traditionnellement enseignée dans les écoles d'état-major. Aussi comprend-on que, après plusieurs reports de l'offensive et divers remaniements du projet d'attaque initial, le nouveau plan proposé par le général von Manstein ait suscité maintes oppositions : avec cette nouvelle version du « Plan jaune », il s'agissait en effet de rien de moins que faire traverser aux panzers le massif accidenté et boisé des Ardennes, puis la Meuse, avant de les lancer vers la Manche pour isoler les troupes alliées engagées au nord de la Somme. Une offensive de diversion aux Pays-Bas et en Belgique fut également montée afin de détourner le commandement allié de l'attaque principale et de l'amener à y engager les forces les plus mobiles des armées françaises et britanniques.

LES PRINCIPALES RAISONS DE LA DÉFAITE

Le catalogue des raisons expliquant l'ampleur de la défaite pourrait presque être allongé à l'infini. Les principales sont au nombre de quatre, illustrant deux conceptions très différentes de la conduite de la guerre d'un double point de vue stratégique et opérationnel :

- un plan allemand hardi, imaginatif, mais respectant le principe classique de la concentration des moyens, et basé sur un pari stratégique risqué entièrement fondé sur l'effet de surprise ;
- des exécutants extrêmement dynamiques, à l'image d'un Guderian ou d'un Rommel, n'hésitant pas à braver les interdictions de leur hiérarchie pour aller de l'avant, et empêchant ainsi l'enlèvement de l'offensive allemande en même temps que le rétablissement de la défense alliée ;
- l'emploi erroné des forces françaises : des blindés et une aviation engagés sur le front de manière éparpillée ; l'absence d'une réserve générale moto-

risée après la décision du commandant en chef français, le général Gamelin, d'engager d'emblée ses meilleures divisions¹ en Belgique et aux Pays-Bas dans le cadre de l'opération « Breda-Dyle » ; une trop forte concentration de troupes en Lorraine, là où la ligne Maginot était puissante, à l'encontre du principe d'économie formulé à l'origine ;

– l'inertie du commandement français, dont la plupart des plus hauts cadres, figés dans le schéma des opérations de la Grande Guerre, n'étaient pas mentalement préparés à une guerre de mouvement aussi rapide. Cette inertie a conduit à laisser s'échapper au début de la campagne plusieurs occasions de briser le fer de lance blindé allemand au moment où celui-ci était le plus vulnérable, alors même que le haut commandement allemand avait commis des erreurs qui auraient pu être fatales à son corps de manœuvre.

LES RÉSULTATS OPÉRATIONNELS

En déstabilisant d'emblée la défense française, la conduite opérationnelle des forces allemandes a permis, par son dynamisme et les possibilités nouvelles offertes par la mécanisation des grandes unités, un succès rapide au prix d'un engagement minimal de ses forces. De fait, le sort de la bataille était virtuellement scellé dès le franchissement de la Meuse à Sedan par les blindés de Guderian, c'est-à-

dire dès le quatrième jour de l'offensive. Seules les interventions répétées de Hitler et de certains généraux (en particulier de von Rundstedt, commandant du groupe d'armées A) pour freiner, voire stopper les panzers, ont finalement empêché un succès définitif. La crainte d'un retour offensif français sur le flanc allemand découvert le long de la Somme, mais aussi la volonté du dictateur d'imposer son autorité sur ses généraux, ont conduit à l'arrêt des panzers au soir du 23 mai, à 15 kilomètres de Dunkerque. Les unités blindées allemandes sont donc restées bloquées pendant 80 heures avant de pouvoir reprendre l'assaut contre les positions désormais consolidées par les troupes franco-britanniques afin de protéger leur embarquement. Dans un effort désespéré de la *Royal Navy* et de la *Royal Air Force*, et malgré d'inévitables dissensions entre alliés dans la débâcle, quelque 338 000 soldats (dont un tiers de soldats français) ont ainsi pu être évacués, privant la *Wehrmacht* d'une victoire totale.

JEAN-LUC LELEU

Bibliographie
 FRIESER K.-H., *Le mythe de la guerre-éclair*, Paris, Belin, 2003.
 VAÏSSE M. (dir.), *Mai-Juin 1940*, Paris, Autrement/CEHD, 2000.
 VANWELKENHUYZEN J., *1940, pleins feux sur un désastre*, Bruxelles, Éd. Racine, 1995.

1. Notamment celles de la 7^e armée, à l'origine positionnées dans la région de Reims.

